

CARACTERES.

Le Gourmand.

Il est des travers auxquels les hommes sont convenus d'accorder toute leur indulgence, et qui cependant exercent sur la vie, sur les habitudes et sur le caractère, une influence mauvaise toujours croissante. On les traite avec une sorte de politesse; on ne voudrait pas les appeler par leur propre nom, ni les bannir de la société dont ils semblent les accompagnements nécessaires; et pour ne point se compromettre vis-à-vis d'eux, on a pris le parti ou de les tolérer comme indispensables, ou de les excuser comme innocents. Mais, en réalité, ces travers sont pires que les passions pour matérialiser l'âme et pour la rendre incapable de tout effort généreux. Ils la traînent terre à terre et l'accoutument à ne rechercher que des plaisirs que rien de spirituel ni de pur n'assaisonne. Défions-nous-en; car, bien qu'ils n'aient par le monde que des noms honorables, ils conduisent vite à un état où tout ce qu'il peut y avoir de noble et d'élevé dans l'âme devient la proie d'un ignoble ennemi.

Les passions excitent ordinairement des sentiments énergiques; elles grondent, elles agitent, elles troublent, et quelquefois, du sein des tempêtes qu'elles soulèvent, elles font pousser vers le ciel des cris de détresse; souvent elles font naître des inquiétudes et des remords qui tiennent l'âme réveillée. La vie qu'elles créent ressemble à la fièvre, il est vrai, mais elle vaut mieux que cet assoupissement lourd, que des travers, qui au fond sont des vices, ne manquent pas de produire, lorsqu'on ne lutte pas contre eux. Ils ressemblent à la mousse verdâtre et terne qui recouvre une eau dormante et qui s'étend lentement d'une rive à l'autre. Le soleil ne saurait plus réchauffer et purifier l'eau à travers cette croûte marécageuse. Il ne croit sur ses bords que de longues herbes et des roseaux. Il ne s'en exhale rien de bon et elle ne réfléchit rien de beau. Mieux vaudrait la voir agitée qu'emprisonnée par cette enveloppe. En effet, l'homme le plus spirituel, dans le sens religieux de ce mot, éprouvent souvent de grandes difficultés à ne pas se détourner des choses qui sont en haut. Pour peu qu'il arrête ses pensées à la terre, c'est avec effort qu'il leur redonne un élan vers les cieux, et sa course morale en est retardée. Ne voit-on pas quelquefois le vol rapide d'une hirondelle se ralentir tout à coup, parce que son aile a rasé la terre et a trempé dans une vase impure?

Comment appliquer ces réflexions au gourmand? dit-on. Le gourmand! mais c'est peut-être un homme aimable, cher à sa famille, aimé, estimé du monde. C'est peut-être un homme d'esprit, un homme de talent, un homme sensible. Comment dire du mal du gourmand! mais c'est peut-être un homme très-respectable, très-bien vu, qui se rend utile de mille manières à son pays et aux siens. Hélas! oui, tout cela peut être; je le veux bien. Ce serait cruauté que de tout ôter au gourmand et de le laisser tête à tête avec sa gourmandise; mais je prétends que ce vice, vrai perfectionnement au profit de l'amour-propre d'un vice plus ignoble, s'étend sur toutes les sensations pures et les paralyse, éteint le sentiment, l'esprit, les goûts élevés, et finit par faire de l'homme un être dont la sensibilité a été transportée du cœur au palais, dont l'imagination ne se crée que de souvenirs et de peintures gastronomiques, et dont le jugement pèse les in-

divinus à la balance d'un cuisinier.

Il faut voir le sérieux que tel gourmand apporte à l'acte important d'un repas. L'expression de sa figure annonce que pour lui est venu le moment solennel où il va retrouver ses facultés engourdies; il semble méditer quelque haute question, tant tout son être est absorbé. À table il est comme le juge au tribunal, comme le négociant dans son bureau, comme l'homme de lettres dans son cabinet, comme le député à la chambre, c'est-à-dire au centre de ses affaires, et pénétré de leur importance. Voyez cet autre. On dirait au contraire qu'il s'abandonne à de douces et riantes impressions; il devient communicatif, aimable; il recueille la joie et la répare. Qu'est-il donc arrivé? peu de chose, je vous assure. Sa gourmandise est choyée, elle est satisfaite, et sa bienveillance se déploie en proportion. Mais si vous le voyez tout à coup, le visage rembruni, devenir mordant, piquant, s'il lance l'épigramme et réprime à grand-peine sa mauvaise humeur, soyez sûr que son goût ombrageux et délicat vient de recevoir quelque offense du genre de celles qui ne se pardonnent pas. Il ne voit plus dans le maître et dans la maîtresse de la maison que des gens qui ont entrepris de le désoler. Il n'est plus aimable, il n'est plus amusant, il n'est plus bienveillant. C'est un gourmand contrarié: et qu'y a-t-il de plus rancuneux, de plus implacable? Voyez encore ces gourmands de second ordre susciter mille tracasseries, mille désagréments dans leur modeste ménage. S'agrir, se dépiter, faire perdre tête et patience à ceux qui les entourent, parce que leurs exigences gastronomiques peu en harmonie avec leur position, sont en guerre ouverte avec leur cuisine bourgeoise. Ce qui les fait soupirer après la fortune, ce ne sont pas les raffinements du luxe, la culture des arts, les bibliothèques choisies, qu'elle permet et qu'elle donne; ce n'est pas non plus la possibilité de soulager des infortunes, de faire des heureux, qu'elle procure; non, leur rêve c'est une bonne table; leurs desirs ne vont pas au-delà.

Certes, il y aurait un côté plaisant dans toutes ces joies, dans toutes ces douleurs, dans tous ces dépit, si l'on y découvrait pas aussi un côté profondément triste. Le philosophe rit et hausse les épaules en contemplant les travers humains. Il en prend aisément son parti, pourvu qu'il n'en souffre pas. Le chrétien gémit et s'afflige; il a pitié, car il considère le mal, à quelque degré qu'il se montre, et par rapport à l'âme et par rapport à Dieu; et cette manière d'envisager les choses leur donne beaucoup de sérieux. Le mal pour lui, c'est tout ce qui éloigne de Dieu; et comment ne pas pleurer sur ce qui éloigne de Dieu? Or il n'y a point de doute que le gourmand est éloigné de Dieu. Il végète tristement au milieu de goûts et de besoins qu'une âme réveillée et anoblie par l'amour de Dieu ne connaît même plus; et l'on ne sait comment faire arriver jusqu'à lui quelques paroles qui rendent un peu de vie à ses sentiments émoussés. Il semble que son intelligence même s'apaisit, que le beau ne le frappe plus, qu'il ne conçoit plus rien de grand, plus rien d'élevé, qu'il ne comprend plus le dévouement, les émotions vives, la générosité; il en est comme dégoûté. Comment donc trouver accès auprès de lui et se faire entendre de lui? Et si les choses belles et grandes de ce monde, pour lesquelles le cœur de l'homme s'enthousiasme et qu'il poursuit comme son but, quand il n'en connaît pas de meilleures, ne lui disent rien, elles qui sont pourtant partie de ces choses visibles qui sont l'apanage de l'homme, et qu'il peut saisir et goûter avec ses facultés.